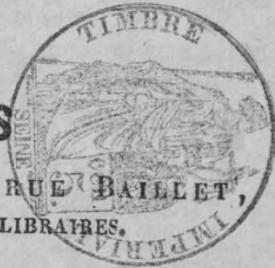


FONDS DUBOIS : 4335

CHELTENHAM.

—❖❖❖—
PRIX : 25 CENT.; PAR LA POSTE 30 C.
—❖❖❖—

A PARIS
CHEZ L'AUTEUR, 3, RUE BAILLET,
ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.



—
Juillet 1858.

CHELTENHAM.

A la fin du mois de mai dernier, nous annoncions que les membres de la Colonie Icarienne de Saint-Louis étaient tous réunis sur leur nouvelle propriété, à Cheltenham; quelques jours après nous recevions, en effet, la nouvelle que leur installation était un fait accompli. C'est le 8 mai que, pour la première fois, toute la Société s'y est trouvée réunie. Voici en quels termes cet événement est annoncé dans le journal de la Colonie du 15 mai :

« Le samedi 8 mai, la Société Icarienne s'est trouvée réunie dans le nouvel établissement acheté le 2 février dernier.

» Il nous a fallu environ trois mois pour opérer notre déplacement. Lorsque nous avons annoncé l'acquisition de Cheltenham, dans un de nos derniers numéros, nous avons dit que notre installation nous prendrait peut-être une année, parce que nous connaissions les embarras considérables et les énormes difficultés d'un déplacement de toute une Colonie avec tout son matériel; parce que nous avions un grand nombre de constructions à faire et que nous ignorions les moyens dont nous pourrions disposer, ainsi que les circonstances de temps et autres. Nous avons mieux aimé promettre moins et réaliser plus. »

C'était, en effet, une très grosse affaire que le déplacement de toute la Colonie, et nous félicitons sincèrement l'Administration d'avoir pu la réaliser en si peu de temps. Cela est d'autant plus remarquable, qu'indépendamment des réparations ou appropriations des constructions existantes, il a fallu construire quatre maisons d'habitation, composées, chacune, d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage formant huit chambres par maison.

D'autres constructions étaient encore nécessaires pour les ateliers de menuisiers, charrons, forgerons, mécaniciens, cordonniers, etc. Trois ou quatre autres bâtiments ont été élevés à cet effet pour abriter les travailleurs, pendant que plusieurs arpents de terrain étaient défrichés, plantés ou ensemencés de légumes : une route établie et sablée ; des fossés creusés pour l'écoulement des eaux ; une pépinière garnie de jeunes arbres, etc.

Pendant que tous ces travaux s'exécutaient à Cheltenham, il fallait conserver à Saint-Louis l'organisation des Principaux ateliers qui devaient continuer à produire pour la nourriture et l'entretien de toute la Communauté. Avec ces données chacun peut se faire une idée de la prodigieuse activité qu'il a fallu déployer, pour exécuter tant de travaux en moins de quatre mois, avec des ressources financières presque nulles et un personnel très peu nombreux.

Mais nos Frères ne s'endorment pas sur leurs premiers succès. Les résultats obtenus ne font que stimuler leur ardeur ; ils sentent que la période de crise vient de finir pour eux et qu'une ère nouvelle vient de s'ouvrir ; ils s'y élancent avec toute l'ardeur que donne l'enthousiasme, soutenu par une forte conviction. L'extrait de la lettre suivante, écrite par un membre de la Communauté donnera une idée de la manière dont ils apprécient leur situation présente et comment ils comprennent l'avenir :

Cheltenham, le 28 mai 1858.

MON CHER AMI,

» Les Icariens qui sont partis de France le 22 février dernier sont arrivés ici le 25 avril après un voyage de 63 jours.

» A la Nouvelle-Orléans, ils ont égaré trois malles, une appartenant au cit. Bouas, une à Desbrosses et l'autre à Francon. Il paraît que ces malles seraient restées à bord du navire qui les a amenés de France. Il n'est guère probable qu'on puisse les retrouver. C'est une leçon pour tous les émigrants ; ils ne doivent pas quitter le navire, ni les bateaux à vapeur sans s'être assurés qu'ils n'y ont rien oublié. Les quatre obligations de Desbrosses étaient dans sa malle égarée.

» Le 24 courant, nous avons admis provisoirement, à l'unanimité, les époux Bouas, les époux Desbrosses et les frères Marchand. Mais le cit. Francon s'est retiré.

» Nous avons lieu d'être satisfaits de ce petit départ, sous presque tous les rapports, et la sortie de Francon, regrettable comme toutes les sorties, est trop peu importante pour lui enlever les heureux effets qu'il doit produire.

» Le dernier départ de septembre ne sera admis définitivement qu'à la fête du 4 juillet ; à cette occasion, je vous parlerai assez longuement des admissions dans la Colonie.

» Je vous ai promis de vous écrire quelques longues lettres car j'ai beaucoup de choses à vous dire. Je commence aujourd'hui par les plus importantes.

» Voici un aperçu de notre position matérielle :

» En attendant de porter nos regards vers l'émigration, et pour effectuer cette émigration avec plus de succès, nous devons ici nous agrandir sous le rapport du personnel, etc., et en second lieu, nous enrichir, deux choses qui ne me semblent pas impossibles. Pour nous enrichir nous devons cultiver

le grand jardinage, en laissant de côté la grande culture, ce qui nous est commandé par le voisinage de la ville et par le peu d'étendue de nos terres. Nous devons, en second lieu, créer des industries, en tenant compte de notre personnel, de notre localité en elle-même et par rapport à ses environs. Les principales industries vont être celles des tailleurs, des cordonniers, des tonneliers, des menuisiers, des forgerons, et peut-être des charpentiers et des plafonneurs. Troisièmement, nous pouvons utiliser avec avantage nos bains sulfureux, une pharmacie, un établissement de santé avec un médecin et une sage-femme; une brasserie, une barre pour vendre de la bière, un store ou magasin général; la culture et la vente des fleurs.

» Je vais vous donner une idée très exacte du personnel qui nous fait défaut.

» 1 ou 2 bons jardiniers - potagers, 3 ou 4 jeunes tailleurs, 1 ou 2 bons cordonniers, 1 forgeron, 1 ou 2 plafonneurs, 1 médecin, 1 pharmacien, 1 brasseur, 1 horticulteur-fleuriste.

» Nous pourrions aussi utiliser l'horlogerie : 1 horloger nous serait aussi utile ; car le peu de montres que nous avons sont en très mauvais état, et la moindre réparation à une montre nous coûte plus d'un dollar. Au fleuriste, il faut ajouter 1 pépiniériste, à moins que, ce qui vaudrait mieux, la même personne connût les deux professions.

» Un forgeron nous serait utile en septembre même ; ce qui nous fait penser à la demande que nous a faite X. de Marseille; nous allons nous occuper également de la demande de S...., de Paris.

» Nous allons aussi utiliser l'industrie de Lefèvre, mais pour le faire avec plus de profit, il nous faudrait quelques personnes qui connaissent les qualités et la manipulation de la laine, 1 trieur de laine surtout et 1 fileur. Quelques tisseurs nous seraient utiles aussi. Si quelques tisseurs de Troyes ou d'ailleurs pouvaient venir, avec ou sans apport, avec métiers cir-

culaires ou autres, ils nous rendraient des services assez importants.

» Tel est le plan que nous allons suivre pour nous enrichir. Les idées que je viens d'émettre vous renseigneront parfaitement sur les personnes dont nous avons le plus besoin. Vous aurez une notion exacte de ce besoin si nous ajoutons à l'énumération ci-dessus, 1 instituteur, 1 institutrice, 1 musicien.

» Vous comprenez parfaitement que si notre personnel augmente, si nous créons des ateliers, il faut construire, ou en bois, ou en brique, ou en pierre. Si les constructions en bois sont plutôt faites, elles sont moins durables et plus sujettes à l'incendie. Les constructions en pierre et en briques ont de grands avantages; et, si nous avons des maçons et des briquetiers, elles nous reviendraient moins cher que les maisons en bois. Notre terrain et les terrains environnant renferment de belles carrières de calcaire et de la bonne terre à brique. Si un ou deux briquetiers et deux ou trois maçons viennent nous rejoindre, avec ou sans apport, nous ferons promptement de belles et nombreuses maisons, car en fait de menuisiers et de charpentiers nous avons ce qu'il faut, du moins pour le moment. De cette manière, je crois que dans quelques années nous aurions doublé, avec nos constructions, la valeur de la propriété.

» Ce que je viens de vous dire doit vous renseigner complètement sur nos besoins quant au personnel.

» Je crois cependant devoir ajouter, que ce que je viens de dire sur les spécialités qui nous sont le plus nécessaires ne devrait pas empêcher de venir soit quelques hommes jeunes, vigoureux, sans profession spéciale, mais animés de bonne volonté, soit quelques familles ayant des jeunes filles en âge de se marier. J'insiste sur ce dernier point, car il est vivement à désirer qu'il nous vienne quelques jeunes personnes qui se trouvent dans ce cas. Je le répète encore, la Colonie pourra dès cette année, recevoir avec des apports incomplets et même sans apport des personnes qui lui seraient nécessaires comme celles que je viens d'indiquer. Mais toujours à la condition

expresse que ces personnes rempliront les autres conditions et surtout qu'elles seront dévouées et vraiment Icariennes.

» En ce qui concerne notre agrandissement ici, nous sommes entourés de positions admirables, bois, prairies, terres labourables, ruisseaux, coteaux, plateaux, bas-fonds, terres à brique réfractaire, mines de charbon, carrières de pierre, etc., dont plusieurs sont en vente. Le prix est d'environ 400 dollars l'acre, sans compter les améliorations ou les constructions. Nous agirons, sous ce rapport, suivant les avantages et les moyens que nous aurons.

» Je vais terminer ma lettre en vous disant un mot de notre position pécuniaire. Maintenant, nous gagnons environ 140 dollars par semaine, savoir : tailleurs, 100 dollars; cordonniers, 15; tonneliers, 15; et divers, 10. La filature ne produira guère cette année. Nous espérons que les forgerons dont nous construisons l'atelier, auront de l'ouvrage. Dès cette année, et même sous peu, notre jardinage va produire quelques bénéfices. Les menuisiers vont aussi gagner quelque chose.

» J'estime que cette saison nous produirons, en moyenne, 180 dollars par semaine. J'estime que les dépenses consommées s'élèveront environ à 75 dollars par semaine. Ce sera déjà un beau résultat pour le commencement de notre séjour à Cheltenham. Les gains réalisés par nous et ce que nous recevrons de Paris nous serviront pour acheter ce dont nos ateliers auront besoin, pour faire quelques constructions, et pour payer les billets échus. Le billet du premier juin de 500 dollars est payé. D'ici en février prochain nous aurons à payer pour environ 2,500 dollars. Nous comptons recevoir de France jusqu'à cette époque, environ 3,000 dollars, tant au moyen de l'emprunt que par les rentrées des sommes appartenant à des membres de la Société, et dans lesquelles je comprends celle de ma famille. Voilà, en résumé, notre budget pour la campagne dans laquelle nous entrons, et le résumé de notre situation.

» Tout à vous,

« B. »

Comme on le voit, nos amis ne considèrent *Cheltenham* que comme une première étape qui doit servir à préparer, à organiser l'émigration pour coloniser le désert. Ce sera, comme nous l'avons déjà dit, la base d'opération où arriveront tous les colons pour s'y préparer à la vie sociale et commune.

L'exposé des engagements qu'ils ont à remplir d'ici au 2 février prochain ne me laisse pas sans inquiétude, parce que plus de la moitié doit être payée avant la fin août et que je crains de ne pas pouvoir leur envoyer à temps la somme dont ils ont besoin. Cette inquiétude s'augmente encore pour moi de ce que je sais qu'ils sont dans la saison de l'année où leur travail leur rapporte le moins, et que, d'un autre côté, les inondations qui ravagent la vallée du Mississipi, font augmenter considérablement toutes les choses nécessaires à la vie. Le passage suivant, d'une lettre qui m'est adressée sous la date du 12 juin, donne la mesure du désastre causé par cette inondation :

Cheltenham, le 12 juin 1858.

MON CHER BELUZE,

.....

» Les journaux vous auront sans doute fait connaître *l'inondation du Mississipi*, due à la fonte des neiges et aux pluies qui par une malheureuse exception sont, cette année, continues et torrentielles. Les innombrables cours d'eau qui l'alimentent ont tous grossi, sans en excepter les grandes rivières, comme la rivière des Moines, la rivière des Illinois, le Kansas river, le Missouri, l'Ohio, la rivière des Arkansas, la rivière Rouge, etc. Le grand fleuve roule une masse d'eau qui, ne pouvant contenir dans son lit, déborde sur ses rives, inonde des villes entières, recouvre presque entièrement des maisons, et ravage d'immenses étendues de terres. L'élévation des eaux a dépassé la limite atteinte par elles en 1851. A Saint-Louis la jetée du port est entièrement recouverte; vis-

à-vis, les maisons et les forêts de l'Illinois ne montrent que la tête; partout les digues sont emportées. Les dégats et les pertes seront énormes. Des forêts sont entraînées, des trains de bois sont emportés, les steam-boats s'égarent de leur route et vont s'embarasser dans les arbres; dans la Louisiane, des troupeaux de vaches, de porcs et de moutons périssent engloutis. La récolte des cannes à sucre est compromise; la ville et les environs de la Nouvelle-Orléans sont en partie dans les eaux. Ce qu'il y a de plus terrible dans cette inondation c'est qu'elle dure depuis un mois et demi. Cette circonstance fâcheuse sous beaucoup de rapports, a un bon côté : Les habitants ayant eu le temps de se sauver, peu d'entre eux seront devenus les victimes de l'inondation. En ce moment le fleuve monte toujours.

» Notre petite rivière a grossi souvent, mais sans déborder.

» Je ne conseillerai à personne de venir pour faire son apport à New-York, à la Nouvelle-Orléans, à Saint-Louis, ou dans toute autre ville des États-Unis. Depuis la crise, les affaires vont mal : beaucoup d'ouvriers n'ont pas de travail; les inondations et les pluies vont faire élever le prix du blé, du sucre, du riz, des fruits, etc. New-York ressemble beaucoup à Paris sous le rapport du travail; New-Orléans va être très malsain pendant deux ou trois ans à cause de l'inondation. A Saint-Louis, ont dit déjà que l'année sera très mauvaise. »

Le 17 juin, on m'écrivait encore : « Depuis ma dernière » lettre, le fleuve a monté de trois pieds et il ne baisse pas » encore. Aussi, les denrées continuent à hausser et le tra- » vail diminue; le charbon, qui se vendait 6 cents le boisseau » avant la hausse du fleuve, se vend 20 cents maintenant. »

Ces détails doivent faire comprendre aux personnes qui auraient de l'argent à faire parvenir à la colonie, pour une cause ou pour une autre, que les besoins sont pressants et qu'elles doivent se hâter d'expédier, en faisant tous leurs efforts pour faire partir avant la fin juillet.

On a vu plus haut, que l'une des principales industries que la colonie pense exploiter à Cheltenham, c'est la culture en grand des légumes et des fleurs ; aussi, l'on m'envoie une liste de graines dont on a besoin. Je pense que beaucoup de ces graines peuvent être fournies par nos coreligionnaires de France, qui peuvent les faire eux-mêmes dans leur jardin ou leurs champs, ou qu'ils peuvent se les procurer chez leurs amis, cultivateurs ou jardiniers. C'est dans ce but que je publie la liste ci-après. Je prie toutes les personnes qui voudraient donner quelques-unes des graines portées dans cette note de vouloir bien me les adresser, rue Baillet, n° 3, près le Pont-Neuf.

J'aurai une occasion d'envoyer ce que j'aurai reçu d'ici au 15 septembre prochain et dans les premiers jours du mois de février 1859. Je prie instamment ceux qui voudront envoyer à l'une de ces deux époques d'en prendre note. Je les prie aussi de bien étiqueter toutes les espèces et toutes les variétés, cela est de la plus grande importance pour une bonne culture.

Je prie également toutes les personnes qui auraient quelques espèces nouvelles en fleurs ou en légumes, et qui voudraient en faire parvenir à la colonie, de vouloir bien y joindre une note contenant la description du mode de culture, pour le cas où il y aurait quelque particularité, pour le climat, la température ou la saison qui conviendrait à ces espèces. J'accuserai réception de chaque envoi qui me sera fait.

LISTE DE GRAINES A LÉGUMES

à demander à nos amis de France.

JARDIN POTAGER.

Ail d'Orient.	Céleri Turc.
Baselle (ou épinard des Indes).	d° gros violet de Tours.
Cresson Alénois frisé.	d° rave.
d° Alénois à large feuille.	Cerfeuil.
	Chervis.
	Chicorée mousse.

Escarole.

Choux blanc commun.

d° quintal d'Alsace.

d° d° de Savoie hâtif.

d° d° d° tardif.

d° Milan des Vertus.

d° à jets.

d° marin ou crambé.

d° raves.

d° col-rave.

d° vert et blond d'hiver.

Pancaliers.

Ciboule annuelle.

Corne de cerf.

Estragon.

Fraise le Charlemagne.

d° Louise-Marie.

d° Surprise de Myatt.

d° Ananas de Bath.

Fraisier de Montreuil.

Fraisier des Alpes ou les quatre saisons.

Haricots, plusieurs espèces, naines sans parchemin.

Laitue marine.

d° de la passion.

Laitue grosse blonde paresseuse.

Ognons blanc de Nocéra.

d° blanc commun.

d° blanc hâtif.

d° jaune paille.

Pyrisforme.

Perce-pierre (fourniture pour la salade).

Pimprenelle.

Pois hâtif, plusieurs variétés de nain.

Raifort ou radis noir.

Rutabaga.

Raiponce, salade d'hiver.

Radis rond et long de plusieurs variétés.

Trique-Madame.

JARDIN FRUITIER.

Plusieurs variétés de noyaux de pêches et d'abricots, de cerises et de prunes.

Plusieurs variétés de groseilles à grappes et à maquereau.

JARDIN A FLEURS.

Pour le moment, nous n'avons besoin que des graines de plantes de pleine terre. Plus tard, lorsque nous aurons une serre, nous demanderons des graines de plantes de serre.

FLEURS.

Citronelle.

Atraphace de pleine terre.

Benoîte.

Oreille d'Ours.

Asphodèle.

Lilas des Indes.

Bagnenaudier.

Canne d'Inde.

Bernardienne.

Bétoïne.

Bugrane.

Buphethaine.

Clématite.

Cléonie.

Coquelourde.

Grassule.

Crépide.

Dalié.

Dalias.

Dielytra.

Echinope.

Erine.

Erythrine.

Eupatoire.

Gaillarde.

Galéga.
Gaura.
Gentianne.
Gene.
Giroflée.
Glaïeul.
Gaufrène.
Immortelle.
Ipomée.
Lamier.
Lavande.
Liserun.
Lepézia.
Lotier.
Lupin.
Mélilot.
Molène.
Molucelle.
Muffier.
Myrte.

Panicaut.
Phlomide ou Phlomis.
Phloxe.
Primevère.
Sablinae.
Sarète.
Scabieuse.
Sedum.
Siléné.
Stramoine.
Valériane.
Verge-d'Or.

Plusieurs variétés de bonnes
graines d'œillets.
Plusieurs variétés de violettes.
Tétragone (1).
Salsifis.

On a vu, par la lettre de B..., que sept Icarieus sont venus à la colonie demander leur admission comme membres de la Société. Arrivés à Saint-Louis, le 25 avril, ils furent reçus par un envoyé de la Société et conduits directement à Cheltenham, où ils furent installés de suite. Quelques jours après, ils déposèrent leur demande en admission, à l'exception d'un nommé F..., dont je dirai quelques mots tout à l'heure.

Comme on se trouvait au moment du déplacement de la colonie, on décida que l'admission des nouveaux membres, si elle devait avoir lieu, serait ajournée de quelques jours et se ferait le jour de la fête du 12 mai, dont la célébration fut elle-même ajournée au dimanche 16, pour ne pas interrompre les travaux. Ce jour-là, en effet, l'admission provisoire de six nouveaux membres de la Société fut prononcée à l'unanimité par l'Assemblée générale. Quant au septième, M. F..., dès le lendemain de son arrivée, il déclarait qu'il voulait repartir pour la France, rejoindre sa femme qu'il y avait laissée.

(1) La tétragone est une plante légumineuse qui remplace l'épinard en été ; elle nous est de beaucoup d'importance.

F... habitait, avant son départ, les environs de Lyon ; je n'en avais jamais entendu parler quand il m'arriva un matin, me disant qu'il partait pour l'Amérique avec l'intention d'aller se faire admettre dans la Société Icarienne, et me demandant des lettres de recommandation. Au bout d'une demi-heure de conversation, je m'aperçus qu'il n'était pas très Icarien et surtout qu'il n'était pas du tout au courant des affaires de la colonie, qu'il ne connaissait rien de ce qui s'y était passé que par ouï-dire ; qu'il ne connaissait ni les conditions d'admission ni les lois, ni rien de ce qu'il était utile de connaître en pareil cas.

Il me raconta qu'il était marié, mais que n'étant pas d'accord avec sa femme, il la laissait au pays, que néanmoins ils s'étaient quittés en bonne intelligence, comme l'attestait un certificat qu'il me présentait légalisé par le maire de la commune. Je lui fis quelques observations tendant à lui faire renoncer à son voyage, je lui dis, entre autres choses, que je ne pouvais lui donner les lettres de recommandation qu'il me demandait ; que, d'un autre côté, il était très probable qu'il ne serait pas admis dans la colonie, qu'il se trouverait obligé de travailler au dehors, chez des Américains dont il ne connaissait pas la langue, et que toutes ces causes réunies lui donnaient beaucoup de chance de n'être pas heureux et de lui faire regretter d'être parti. A toutes mes observations, il répondit que sa résolution était irrévocable, qu'avant de venir à Paris il était allé à Bordeaux pensant s'y embarquer, mais que n'y ayant pas trouvé de navire en partance pour les États-Unis, il était retourné vers sa femme pour régler quelques affaires avec elle et que maintenant il n'attendait plus, pour partir, que l'arrivée de ses malles qu'il avait laissées à Bordeaux. Je le déterminai cependant à chercher du travail à Paris en attendant l'arrivée de son bagage ; cette circonstance le fit séjourner trois à quatre mois à Paris ; mais ayant appris que la famille Baonas allait partir au mois de février dernier, il voulut à toute force partir avec elle et presque malgré elle, sans tenir aucun

compte des conseils de tous ceux qui avaient eu occasion de le connaître pendant son court séjour à Paris, assez long cependant pour que tout le monde vît qu'il n'avait ni les goûts ni les habitudes convenant à un Icarien. Le voilà en Amérique, mais à peine s'il a mis le pied à terre qu'il voudrait déjà remonter sur un autre navire pour revenir en France. N'est-ce pas de la folie ? faire 2,500 lieues uniquement pour revenir et faire le même trajet ; en dépensant 6 à 700 fr. et perdre cinq à six mois en voyage. Je le répète, c'est de la folie de perdre ainsi son temps et son argent, sans être utile à rien ni à personne. Et, si je raconte ce qui précède, c'est pour que cela serve de leçon à ceux qui, dans les mêmes conditions morales que F..., seraient tentés de faire comme lui.

Si nous en croyons les manifestations publiques des nouveaux admis, ils sont très satisfaits de leur admission dans la colonie, dont la situation leur inspire plus de courage et plus de dévouement, comme le dit le petit discours ci-après, prononcé par le cit. Desbrosses le jour de leur admission :

LE CITOYEN DESBROSSES.

AU NOM DU DERNIER DÉPART A L'ICARIE !

Citoyennes et citoyens,

« Je porte un toast au nom du Départ, qui m'a chargé d'en faire part à cette assemblée solennelle et majestueuse.

» Trois semaines, bien douces, viennent de s'écouler depuis notre arrivée parmi vous. Nous l'avions longtemps désiré, avant d'y parvenir ! Mais aujourd'hui, pour récompense d'un long et pénible voyage, nous sommes satisfaits et contents, car l'ardeur qui nous dévorait ne pouvait que fortifier notre dévouement. Il ne nous restait plus qu'une espérance, elle était dans la fondation d'Icarie.

» Mais sa réalisation difficile, que vous avez si vaillamment opérée, a ranimé notre foi pour cette noble et glorieuse entreprise, que ce jour mémorable doit à jamais immortaliser. Vous le savez, le but de notre émigration était de venir frapper à votre porte : daignez nous en permettre l'entrée, afin que nous puissions avec vous poser notre pierre à l'édifice que vous avez si énergiquement entrepris de fonder pour la gloire et le bonheur de l'Humanité tout entière.

» C'est là notre unique espérance !....

La fête du 12 mai, on s'en souvient, a été célébrée pour la première fois en 1857, en commémoration de la résistance énergique et victorieuse que les disciples du fondateur d'Icarie, devenus en minorité dans la société de Nauvoo, opposèrent à la violence et à l'oppression de la majorité révoltée contre les lois de la Communauté. Le souvenir de cette lutte impie, ne s'effacera jamais de la mémoire des vrais Icariens et surtout de ceux qui en ont été témoins et acteurs ; mais nous croyons que dans l'avenir, la fête qui sera célébrée à l'entrée du printemps, aura moins pour but de rappeler ce souvenir que celui d'élever la pensée des Icariens, par la contemplation de la nature. Les fêtes Icarieuses sont encore à l'état d'enfance, il y a sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres, encore bien des choses à faire. Nous croyons que les fêtes publiques doivent faire partie de l'enseignement, et par conséquent, former un système complet en rapport avec l'ordre social qu'on se propose d'établir. C'est une des questions les plus importantes que nous ayons à résoudre, et je crois que l'Administration de la colonie ferait bien de faire appel à l'intelligence de tous les hommes sympathiques au progrès, pour obtenir d'eux des avis sur les fêtes publiques qu'il convient d'établir dans une société.

En attendant que quelque chose de plus complet soit adopté, la colonie continuera à célébrer les anniversaires qui rappellent de grands souvenirs, c'est à ce titre que la fête du 12 mai

a été établie. Un banquet et une soirée musicale ont été les principales réjouissances de cette fête de famille. Au banquet, après le repas, plusieurs toasts ont été portés par des citoyennes et par des citoyens; nous venons de voir celui qui a été porté au nom des nouveaux admis, voici maintenant celui des jeunes gens sortis de l'école, et celui du citoyen Mercadier, président de la Communauté.

LES JEUNES GENS.

AU PROGRÈS!

Citoyennes et citoyens,

« Nous ne pouvons dissimuler la joie et le bonheur que nous éprouvons à l'anniversaire d'un jour aussi solennel. Aussi, est-ce avec un profond enthousiasme que nous nous écrions : Au progrès !

» Méconnaître le progrès, à l'époque où nous sommes, serait nier l'existence de la nature elle-même; aujourd'hui, il est le symbole de la vie populaire; il marche, il va si vite, que la lumière fait place aux ténèbres, que le génie de l'homme ne rampe plus, mais qu'il s'élève et grandit chaque jour; en un mot, le progrès, c'est l'acheminement graduel de l'homme vers l'Égalité.

» En nous écriant : au progrès, nous aimons à rendre hommage à ceux qui se sont sacrifiés pour lui; chaque martyr a droit à notre reconnaissance; le dévouement, les souffrances de toutes ces généreuses victimes l'ont fait germer, leur sang l'a fécondé! Honneur surtout à Jésus-Christ et à Cabet. Puisse l'avenir changer le calice de fiel et d'amertume qui a empoisonné leur vie, en une coupe de bonheur et de félicité, où, ceux qu'enflamme l'amour du Peuple et de l'Humanité, viendront tremper leurs lèvres!

Si étroite que soit l'ouverture vers le progrès, l'homme sait toujours s'y frayer un chemin; plus il est opprimé, abaissé,

plus son esprit s'élève; de bonne heure, il apprend à souffrir, maintenant il apprend à penser.

.....

» Citoyens, que la bannière du progrès, que nous avons toujours tenue si haut, ne passe jamais en d'autres mains, et soutenons cette vérité : que « le progrès, quelque imprévu qu'il soit, quelque invisible qu'il paraisse, marche toujours avec » le développement moral de l'humanité!..... »

L. Gillet; P. Gaubert; E. Wiské; C. Raynaud.

LE PRÉSIDENT DE LA COMMUNAUTÉ
A L'ACCOMPLISSEMENT DE NOS DEVOIRS
A L'AVENIR D'ICARIE.

Citoyennes et citoyens,

« Quelle est la signification de ce repas commun, véritable agape sainte, qui nous réunit et fait communier nos esprits et nos cœurs? Pourquoi célébrons-nous cette journée? Nous la consacrons à la saison, nous la consacrons à deux circonstances présentes, et à un souvenir. Je donne un court développement à ce que je viens d'énoncer.

» Et d'abord, nous célébrons en ce jour du mois de mai, l'agréable saison du printemps, saison dans laquelle la terre renaît pour ainsi dire, et se pare en se couvrant de feuilles, de verdure et de fleurs. Cette fête est une acclamation à la résurrection et à la beauté de la nature. Un enseignement découle tout naturellement de ceci : nous, habitants de la terre, placés au premier rang des êtres que la nature a créés, nous devons aussi revêtir une agréable parure. Parons-nous donc, mais parons surtout notre esprit et notre cœur, donnons-leur un ornement solide et durable. N'imitons pas ces arbres qui s'épuisent à porter quelques fleurs éphémères et qui sont en-

suite incapables de produire aucun fruit. Ne cherchons l'agréable que pour avoir l'utile en même temps. Joignons à la beauté la vérité et l'utilité. Parons-nous par le travail, parons-nous par l'étude, parons-nous par la pratique d'une fraternité bien entendue, et nous produirons de bons et nombreux fruits.

» En second lieu, nous célébrons aujourd'hui la présence de tous les membres de la société dans leur propriété nouvelle, dont cette fête peut être regardée comme la véritable prise de possession.

» Tel a été le sort de l'entreprise icarienne ! Partie du Havre, mise en déroute au Texas, réorganisée à la Nouvelle-Orléans, essayée avec succès et puis dépouillée à Nauvoo et dans l'Iowa, la voici mieux située qu'elle ne l'a jamais été, puisque nous sommes tous ensemble, et tous rapprochés les uns des autres, et que les avantages matériels de notre position, nous rendront de plus en plus faciles les améliorations morales. Qui eût osé rêver un tel résultat, après les événements derniers, après notre retraite, après la mort de notre guide ? Notre persévérance dans nos cruelles épreuves nous permettait seule de croire à une réalité plus ou moins heureuse et plus ou moins lointaine, et encore notre croyance était-elle traversée par des moments de doute, car ce n'était pas l'espoir, mais le devoir qui nous soutenait. Ah ! qu'il nous est aisé de bien comprendre et de bien sentir la double leçon que l'on peut tirer d'un pareil succès ; c'est que la constance et la fermeté finissent par surmonter tous les obstacles ; c'est que nous sommes en état, quoique imparfaits, mais puisque nous avons le désir de nous améliorer sans cesse, de réaliser l'association la plus complète de toutes celles qui existent : *la communauté icarienne !*

» Ce sujet réveille en moi une idée à laquelle je dois m'arrêter un instant. Au milieu des déplacements et des phases qu'a subis l'Émigration Icarienne, la pensée des émigrants a toujours été que l'entreprise était destinée à devenir grande sous tous ses aspects : Population, Territoire, Agriculture,

Industrie. Nous devons donc songer à nous agrandir sans cesse. Une des conséquences de cet agrandissement, c'est notre Émigration dans le désert, grande affaire que nous ne devons jamais perdre de vue, qui doit être la principale de nos occupations, notre affection, notre vie, notre avenir. Le séjour en ces lieux ne sera qu'une étape des pérégrinations du peuple Icarien. Nous le consacrerons à préparer l'émigration, soit d'une manière directe, soit en devenant de plus en plus unis, fraternels et dévoués, de vrais Icarieus, de vrais soldats de l'Humanité ! Sans doute (car l'illusion ne nous est plus permise), nous aurons encore bien des difficultés à surmonter et à éprouver bien des déceptions ; la Mort moissonnera dans nos rangs ; des événements imprévus viendront nous contrarier, mais avec la force que nous acquerrons de jour en jour, mais avec la foi que nous conserverons pure ; mais avec notre expérience chaque jour plus grande, nous applanirons tout, et nous arriverons au but que nous poursuivons, le succès et l'établissement d'Icarie, qui a commencé au Havre, le 3 février 1848, qui doit se continuer et progresser avec le progrès universel, et qui finira par réaliser de le bonheur de l'Humanité tout entière.

« Cette fête est aussi célébrée en l'honneur du dernier départ, dont les membres assistent pour la première fois à un de nos banquets. Ce départ mérite d'être qualifié de deuxième nouvelle avant-garde. Il nous fait connaître le courage, le dévouement et la persévérance de tous nos frères du dehors, la foi qu'ils ont dans le principe Icarien et l'espoir qu'ils mettent en nous. De notre côté, nous mettons un égal espoir en eux, nous avons même foi dans l'avenir, même persévérance dans notre conduite. Tous, présents et absents, nouveaux arrivés et anciens membres, rivalisons les uns les autres. Donnons le bon exemple. Jugeons avec sagesse et circonspection.

» Le 12 mai nous rappelle enfin le souvenir de cette assemblée mémorable dans laquelle l'illégalité et la violence d'un parti tentèrent de se substituer au droit et à la raison. Nous

ne reviendrons pas sur ce qu'il fit et sur ce qu'il voulait faire dans cette séance : aujourd'hui les faits ont parlé et nous sommes autorisés à nous taire. Occupons-nous seulement de ceux qui firent alors leur devoir, non pour leur adresser des éloges, mais pour leur rappeler les obligations qu'ils ont dû et qu'ils doivent encore remplir.

» Ces obligations graves, sacrées, inviolables, sont au nombre de trois ; je les énumère en quelques mots.

» Premièrement, il nous a fallu témoigner fidélité et assistance à notre Guide, au Fondateur de la Communauté, à ce vertueux Défenseur du Peuple, à ce vénérable vieillard abandonné, persécuté et vivant loin de sa famille.

» C'est ce que nous avons fait : nous nous sommes groupés autour de son drapeau ; nous avons partagé ses malheurs avec d'autant plus de sollicitude et de fermeté que son infortune était plus amère ; et quand sa dernière heure a sonné, nous avons fermé ses yeux et entouré sa tombe. Citoyens, ce que nous avons fait là est, à mes yeux, une chose si belle et si méritoire, qu'elle suffirait pour honorer toute notre existence, et pour nous valoir la reconnaissance de l'opinion publique et de la postérité.

» Secondement, nous savons que, si les Défenseurs du Peuple meurent pauvres, Cabet est mort laissant une femme et une fille, veuves toutes deux et sans fortune, parce que, au lieu de consacrer sa vie aux siens, à sa famille, c'est au Peuple, à l'Humanité, que Cabet a consacré la sienne. Nous sommes donc moralement obligés, et nous nous sommes d'ailleurs engagés formellement à acquitter cette dette sacrée. Tant qu'elle ne le sera pas, nous resterons moralement et matériellement engagés, que ce soit avant, que ce soit après le 3 février 1859. Ceux qui nous ont quittés sont tenus également de remplir leur part de cette obligation et de cet engagement, et, s'ils n'en font rien, ils méconnaîtront le plus sacré des devoirs.

» Troisièmement, nous devons fonder Icarie. C'est pour cela que nous sommes venus en Amérique, c'est pour cela que nous avons quitté Nauvoo, c'est pour cela, et uniquement pour cela, que nous sommes ici. Que ceux qui viennent nous rejoindre ne se fassent admettre qu'à la condition d'être Ica-riens et de se dévouer à la réalisation d'Icarie.

» Que celui qui est admis conserve une opinion et une conduite icariennes, ou qu'il rentre dans l'individualisme. Cette troisième obligation, la plus impérieuse et la plus grande des trois, parce qu'elle confirme les deux autres, et aussi la plus simple et la plus facile à comprendre.

» Je me résume en portant un toast : Au 13 mai ! A l'accomplissement de nos devoirs ! A l'avenir d'Icarie !.... »

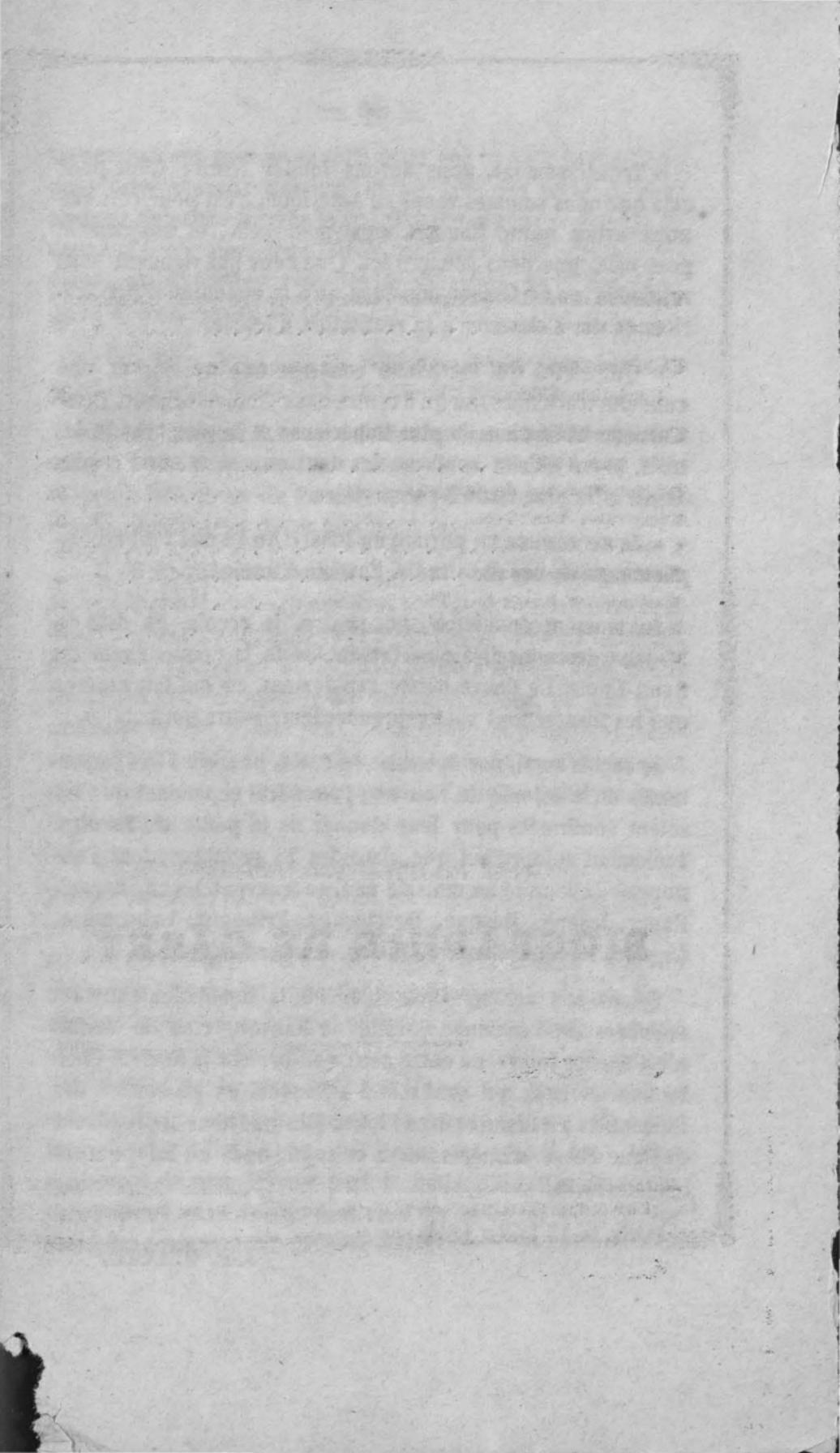
Au moment de mettre sous presse, je reçois, en date du 23 juin, des nouvelles plus favorables de la Communauté de Saint-Louis. Le fleuve baisse rapidement, ce qui fait espérer que les transactions vont reprendre leurs cours normal.

Je reçois aussi, par la même voie, des nouvelles très importantes de la colonie de Nauvoo ; j'attendrai cependant qu'elles soient confirmées pour leur donner de la publicité. Je dirai seulement aujourd'hui que, dans les 28 membres dont j'annonçais la retraite au mois de mai, se trouvent les cit. Baraté, Rauer, Joseph, Busque, Deschamps, Fribourg, Labrunerie, Leguay, Pierrot, Gustave, Pietry, Ruchard et Othello.

Quant aux arrangements relatifs à la liquidation entre les membres de l'ancienne Société de Nauvoo, rien de décisif n'est encore intervenu entre ceux qui forment la Société Cheltenham et ceux qui sont restés à Nauvoo, en possession des immeubles à Nauvoo et dans l'Iowa. Dès que nous apprendrons quelque chose d'intéressant à ce sujet, nous en informerons les intéressés.

Paris, le 15 juillet 1858.

J.-P. BÉLUZE.



EN VENTE :

Célébration du premier Anniversaire de la naissance du Fondateur d'Icarie.	» 25
Célébration du neuvième Anniversaire de la Fondation d'Icarie	» 30
Compte-Rendu sur la situation de la Communauté au 1 ^{er} mars 1857.	» 30
Organisation du travail.	» 25
Emprunt Icarien	» 25
Contrat Social.	» 50
Notre Situation	» 25
Première Lettre à Maximilien.	» 50
Deuxième Lettre à Maximilien.	» 25
Compte-Rendu au 3 février 1855.	» 30

POUR PARAÎTRE INCESSAMMENT :

BIOGRAPHIE DE CABET.

Prix : 1 fr. 50 c.

Paris. — Typ. FÉLIX MALTESTE et Cie, 22, rue des Deux-Portes-St-Sauveur.
